

LE CUISINIER. — Certainement; ainsi, chez le duc...

LE MAÎTRE D'HOTEL. — Alors il faudra aller tout de suite à l'administration pour réclamer.

EPILOGUE

Les médecins se sont trompés.

Madame est sauvée et languissante, émue, elle répète chaque jour à la foule des amis qui fête et entoure sa convalescence:

— Les grandes maladies, voyez-vous, ça rend sérieuse... Et puis c'est si doux quand on se sent très, très mal, de se voir aimée, entourée, devenue l'objet unique des préoccupations de tous... Mon mari a été si dévoué, mes enfants si touchant... Jusqu'aux domestiques... Vous n'imaginez pas quelle affection ils m'ont témoignée!

J. Ricard.

LES Emotions d'un Perdreau rouge

Vous savez que les perdreaux vont par bandes et nichent ensemble au creux des sillons, pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine, sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant, quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos:

« N'ait pas peur, Rouget — on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe — n'ait pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. »

C'est un vieux coq très malin et encore alerte, quoiqu'il ait le *fer à cheval* déjà marqué sur la poitrine et quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide et toujours fermée.

« Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous. »

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on appelait tout bas dans le sillon:

« Rouget, Rouget! »

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

« Viens vite, me dit-il, et fais comme moi. »

Je le suivis à moitié endormi, en me coulant entre les moites de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois; et je vis en passant qu'il y avait de la fumée à la chaumière de la petite maison, du jour aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens, qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria:

« Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner. »

Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sur la futaie. Tout de même le cœur me battait en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, avant d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à galoper de notre côté...

« Rase-toi, rase-toi! » me dit le vieux en se baissant.

En même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable, et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fut à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup je fermais les yeux tout étourdi; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et unie, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs juraient, appelaient; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir, — quoi qu'il n'y eût aucun arbre alentour, — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'étaient des plumes; et, en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison où l'on entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que les chiens venaient derrière, harassés, la langue pendante...

« Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon; faisons comme eux. »

Et nous entrâmes dans un champ de sarrazin qui est tout près du bois, en flier et en graine, sentant l'amande. De gros faisans, au plumage mordoré, picotaient là, eux aussi en baissant leur crête rouge, de peur d'être vus. Ah! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles, et si l'un des leurs était tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe, abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêts ont tant de cachettes: les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là; mais mon compagnon préférerait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détalait au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un chevreuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet

aux ailes éclatantes qui vint se poser tout près de mon bec; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore; à l'autre bout, un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur; mais c'était ce grand là-bas...

« Tu n'y entends rien, Rouget, » me dit mon camarade en riant.

Et, sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer de haut en bas, que, lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse!

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des sillons pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé: la garenne rose de bruyères pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve, ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré; c'est dans cet ilot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment lorsqu'un chevreuil arriva se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur la mousse derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles, mais j'entendais le bled boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit... C'était fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison de bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'étaient des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer, puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le *fer à cheval* comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore comme moi du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de

plus triste qu'un oiseau mort? C'est si vivant des ailes! De les voir repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil, superbe et calme, paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, frongaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer de nouveau dans les taillis.

Oh! pendant que le grand soleil se couchait là-bas, et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir: comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande!... Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route, nous rencontrâmes de malheureuses petites bêtes, abattues par le plomb, de hasard, et restant là, abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes raides vers la nuit qui descendait vite, comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas, dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

Alphonse Daudet.

LE CHIEN

Au commencement, Dieu créa l'homme, et, le voyant si faible, il lui donna le Chien.

Il chargea le Chien de voir, d'entendre, de sentir et de courir pour l'homme.

Et pour que le Chien fût tout entier à l'homme, il le titra exclusivement en amitié et en dévouement.

Le Chien, qui est le plus docile, partant le plus intelligent des animaux, n'eut garde de désobéir à la volonté de Dieu. Il se fit le serviteur dévoué, le sergent de ville de l'homme.

Le Chien est, dans toute société fondée sur la propriété individuelle, comme la nôtre, le gardien vigilant et le défenseur héroïque de ce qui s'appelle l'ordre public et la propriété. Voyez cette lourde diligence qui descend avec fracas la rue de la cité, menaçant d'écraser les passants et d'écorner les boutiques; le chien s'élance à la tête des chevaux pour arrêter leur marche; il mord les roues qui lui passent quelquefois sur le corps; le fouet du postillon ne saurait l'empêcher de faire son devoir. C'est que l'allure désordonnée de la bruyante machine trouble le repos public et compromet la sécurité des citoyens. Marchez au pas; on ne vous dira rien.

Ce citoyen à la voix rauque, porteur de vêtements délabrés, à la mine peu rassurante pour la propriété... Le Chien l'aborde rudement pour lui demander son passeport.

Mais comme la majorité a ses principes, la minorité a aussi les siens, et toutes deux ont leurs chiens à qui elles ont appris à vénérer leurs institutions. Le chien du fraudeur professera donc, en matière d'économie politique, des principes diamétralement

lui disait-elle avec une effrayante candeur, tu me confierais le soin de ta vengeance, car elle t'a dédaigné et te dédaignera toujours.

LXXXIII

Mario put enfin se lever, et il sortit seul, un soir, affamé d'air et de liberté, essayant ses forces, décidé à poursuivre son voyage, dût-il faire incarcarer Pilar jusqu'à nouvel ordre, dût-il se laisser suivre par elle afin de la tenir en respect.

Il rêvait au plan qu'il devait adopter, et montait lentement vers le couvent de la Visitation, sans but, et comme attiré par les hauteurs. Il se trouva tout à coup en face d'une personne qui s'arrêta devant lui. Il s'arrêta également. Tous deux semblaient forcés de se regarder.

C'était, à en juger par sa mise et son air, une femme noble, très simplement vêtue, petite et mince, pâle, mais belle et jeune, autant que permettait d'en juger le demi-masque noir que les femmes un peu recherchées portaient à la promenade.

Elle avait un chaperon de veuve et le costume entièrement noir. Ses cheveux d'un blond cendré formaient deux belles masses sur ses tempes. Elle marchait complètement seule. Pas un compagnon, pas un valet devant ou derrière elle sur le chemin.

D'abord la grâce moelleuse et chaste de sa démarche avait frappé de loin le regard de Mario. A mesure qu'elle approchait, la couleur de ses cheveux et le noir de son vêtement lui avaient fait battre le cœur. De plus près, il se défendait de cette illusion; face à face, il redevenait ému et incertain.

Les mêmes perplexités semblaient agiter la

dame masquée. Enfin, elle passa en rendant à Mario le salut qu'il lui adressait.

Mario fit vingt pas, non sans se retourner plusieurs fois; il en fit vingt autres encore et s'arrêta.

— Au risque de faire une inconvenance et d'être mal reçu, se dit-il, je veux savoir qui est cette femme!

Il revint donc sur ses pas en courant, et se trouva de nouveau en face de la dame masquée, qui revenait sur les siens. Ils hésitèrent encore tous les deux et faillirent se croiser comme la première fois sans oser se parler. Enfin, la dame se décida la première.

— Je vous demande pardon, dit-elle avec émotion; mais, si une ressemblance ne m'abuse pas, vous êtes Mario de Bois-Doré?

— Et vous êtes Lauriane de Beuvre? s'écria Mario éperdu.

— Comment se fait-il que vous me reconnaissez, Mario? dit Lauriane en détachant son masque. Voyez comme je suis changée!

— Oui, dit Mario ravi, vous n'étiez pas de moitié si belle!

— Ah! ne vous croyez pas obligé à cette galanterie, dit Lauriane. La mort de mon père, les souffrances de mon parti et la chute de tous les miens m'ont faite vieille plus que les années. Mais parlez-moi de vous et de vos vôtres, Mario!

— Oui, Lauriane; mais prenez mon bras et conduisez-moi où vous demeurez, car il faut que je vous parle, et à moins que vous n'ayez ici une bonne protection, je ne vous quitterai pas.

Lauriane s'étonna de l'air animé de Mario; elle accepta son bras et lui dit:

— Je ne pourrais pas, quand je voudrais, vous conduire maintenant jusque dans mon asile. C'est ce couvent que vous voyez sur le haut du

plateau. Mais vous pouvez m'accompagner jusqu'à la porte, et, chemin faisant, nous nous instruirons l'un l'autre de ce qui nous concerne.

Pressée de s'expliquer la première, elle raconta à Mario qu'après la prise de la Rochelle, n'ayant pu obtenir de se dévouer à partager la captivité de madame de Rohan, elle avait voulu retourner en Berry. Mais on lui avait fait savoir à temps que le prince de Condé avait donné des ordres pour la faire arrêter de nouveau, au cas où elle y reparaitrait.

Une vieille tante, la seule parente et amie fidèle qui lui restait, était supérieure au couvent de la Visitation de Grenoble: c'était une ancienne protestante, jetée toute jeune dans cette maison, et qui s'y était laissée convertir. Mais elle avait conservé pour les protestants une grande mansuétude, et elle appela Lauriane avec tendresse pour la cacher et la protéger jusqu'à la fin de la guerre du Midi. Lauriane avait trouvé là quelque repos et beaucoup d'affection.

Pas plus que chez les religieuses de Bourges, on ne l'avait persécutée. Par égard pour sa tante, on avait feint même d'ignorer qu'elle fût dissidente, et elle pouvait sortir seule et masquée pour porter des secours et des consolations à de malheureux protestants logés dans les faubourgs.

— Lauriane, dit Mario, il ne faut plus sortir, il ne faut plus vous montrer jusqu'à ce que je vous le dise. C'est par un secours de la Providence que vous n'avez pas été rencontrée et reconnue par un invisible et dangereux ennemi. Vous voici à la porte du couvent; jurez-moi, par la mémoire de votre père, que vous ne franchirez pas cette porte avant de m'avoir revu.

— Vous reverrai-je donc, Mario?

— Oui, demain. Pouvez-vous m'entendre au

parloir?

— Oui, à deux heures.

— Jurez-vous de ne pas sortir?

— Je le jure.

Mario vit, cette fois, avec plaisir, la porte du cloître se refermer entre Lauriane et lui; il l'y jugeait en sûreté, si Pilar ne l'y découvrait pas. Il fit l'exploration attentive des alentours du couvent, pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi et guetté par elle. Il la savait capable de sacrifier toute la communauté pour atteindre sa rivale.

Il rentra chez lui et ne l'y trouva pas. Clindor ne l'avait pas vue depuis que son maître était sorti.

— Mario sentait renaître toutes ses inquiétudes; à tout hasard, il descendait vers la rue, lorsqu'il entendit un tumulte qui lui fit doubler le pas. Il vit Pilar, que des archers emmenaient à la lueur des flambeaux. Elle jetait de grands cris, des cris à la fois déchirants et féroces, et, lorsqu'elle aperçut Mario, elle tendit vers lui des mains suppliantes avec une expression de désespoir qui l'ébranla un instant.

— Ah! cruel! lui cria-t-elle, c'est toi qui me fait jeter dans un cachot pour prix de mon amour et de mes soins! Infâme! tu veux te défaire de moi. Sois maudit!

Mario, sans lui répondre, interrogea le chef de l'escouade qui l'emmenait.

— Pouvez-vous me dire, lui demanda-t-il, si vous l'emprisonnez pour une nuit comme vagabonde, ou pour longtemps comme prévenue d'un crime et d'un délit quelconque?

(La fin au prochain numéro.)